

AU JAPON, LES DÉBATS DE L'APRÈS-FUKUSHIMA

Iwaishima, l'île antinucléaire

Malgré le soutien de deux anciens premiers ministres, dont le très populaire Koizumi Junichiro du Parti libéral-démocrate (PLD), à un candidat antinucléaire pour le poste de gouverneur de Tokyo, c'est un proche de l'actuel chef du gouvernement Abe Shinzo, également du PLD mais pronucléaire, qui a été élu. Dans l'île d'Iwaishima, les habitants s'opposent depuis trente ans à un projet de construction d'une nouvelle centrale.

PAR NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
RAFAËLE BRILLAUD *

EN cette journée de lundi, le soleil fait briller les eaux claires de la mer de Seto. Un flot inhabituel de chapeaux et de larges sourires a empli la navette maritime, lui donnant des airs de vacances. La grande île de Honshu est déjà loin, les petits ports s'égrènent. Quand, à tribord, une trouée de préfabriqués apparaît dans les falaises luxuriantes, les appareils photo crépitent. « C'est la baie de Tanoura, c'est là qu'ils veulent construire la centrale ! » Venues d'Ibaraki, au nord-est de Tokyo, des militantes antinucléaires se rendent dans l'île des irréductibles, Iwaishima.

Ce minuscule caillou planté à l'entrée de la mer intérieure du Japon, au sud de Hiroshima, et peuplé d'à peine quatre cent soixante-dix âmes, est devenu un lieu de pèlerinage pour tous les opposants à l'atome de l'Archipel. Depuis plus de trente ans, ce village de pêcheurs et d'agriculteurs s'oppose farouchement à la construction de deux réacteurs sur le rivage d'en face. A quatre kilomètres à vol d'oiseau de ses champs de néfliers, au cœur de sa zone de pêche privilégiée, où la daurade est débusquée à l'hameçon. Manifestations, pétitions, sit-in, occupations du site : Iwaishima fait de la résistance à tout-va et a réussi à retarder le chantier.

Les travaux débutaient quand la catastrophe de Fukushima a eu lieu, en mars 2011. Ils ont été immédiatement suspendus. L'île, toutefois, ne crie pas victoire. Elle sait qu'elle n'a gagné que la faveur des médias et un peu de répit. Le projet, jamais abandonné, est revenu au centre des conversations dès l'arrivée au pouvoir, en décembre 2012, de M. Abe Shinzo, originaire de la région. Le premier ministre nippon reste en effet un partisan affirmé de la relance du nucléaire, même si M. Koizumi Junichiro, son prédécesseur et ex-mentor au Parti libéral-démocrate (PLD), a pris tout le monde de court, à l'automne, en appelant à l'abandon de cette énergie. Avec l'entrée en vigueur des nouvelles normes de sécurité, le 8 juillet (1), le dossier des deux réacteurs de Tanoura devrait donc refaire surface un jour ou l'autre. La compagnie d'électricité Energia, ainsi que la majorité des élus de la ville de Kaminoseki, dont dépend la petite île, s'y déclarent en tout cas favorables.

La navette arrive à son terminus. Du navire, on ne distingue qu'une grappe de maisons blanches accrochées au flanc d'un îlot montagneux. Il faut contourner l'île, s'aventurer sur les petites routes, pour découvrir les cultures en terrasse au milieu d'une nature sauvage. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, Iwaishima prospérait grâce à la récolte des mandarines, subventionnée par l'Etat. Puis le marché nippon s'est ouvert aux agrumes américains ; la population, qui s'élevait à plus de trois mille quatre cents individus en 1947, s'est mise à fondre. Dans les années 1980, quand l'idée des deux réacteurs a surgi et que la lutte a commencé, ils n'étaient déjà plus qu'un millier à tenter de survivre sur ce rocher magnifique et ingrat.

« Les gens vieillissent, le mouvement s'affaiblit », s'inquiète M. Shimizu Toshiyasu, 58 ans, élu et militant de la première heure. Depuis l'automne 1983, les habitants défilent chaque semaine dans les rues du village en scandant trois mots qu'ils arborent aussi sur un bandeau autour de la tête : « Genpatsu zettai hantai ! » (« Absolument contre la centrale ! »). Las ! après plus de mille quatre cents défilés, les opposants ont les cheveux blancs et peinent à boucler un parcours qui a pourtant été raccourci. Aujourd'hui, les antinucléaires d'Ibaraki viennent en soutien

grossir les rangs de la manifestation. Mais le défilé est annulé à la dernière minute. Iwaishima est en deuil : elle vient encore de perdre l'une des siennes.

M. Masaki Yoshida, employé de la mairie de Kaminoseki, commune englobant les îles d'Iwaishima, Nagashima, Yashima et la péninsule de Murotsu, résume sobrement la situation : « Plus de la moitié des trois mille trois cents habitants ont plus de 65 ans. La ville a besoin chaque année de 3,5 milliards de yens, quand les taxes ne rapportent que 0,2 milliard (2). Nous étions six mille sept cents dans les années 1980, douze mille dans les années 1960. Nos enfants partent parce qu'ils ne trouvent pas de travail. Nous n'avons pas assez de terrain ni assez d'eau pour attirer les entreprises. Nous sommes loin des grands axes routiers. »

La ville tente depuis bien longtemps d'enrayer l'exode. Dès 1969, un pont a été construit pour relier Nagashima à l'île principale - celle de Hiroshima, Osaka, Tokyo. Il a fait naître tous les espoirs : sur un panneau délavé de la commune, on voit trois personnes âgées accueillant avec bonheur une ribambelle de jeunes qui profitent du pont pour venir s'installer. Mais les jeunes, loin de revenir à Kaminoseki, en sont partis de plus belle.

En novembre 1976, Mitsubishi propose de construire, à quelques encablures de la mairie et du pont, un vaste centre de stockage de gaz de pétrole liquéfié (GPL), énergie promue par le gouvernement après le choc pétrolier. Le projet exige de niveler des collines. Les propriétaires s'insurgent ; tout est annulé. Dans le journal local, les responsables municipaux ne cachent pas leur inquiétude quant à l'avenir de la commune, ni leur frustration.

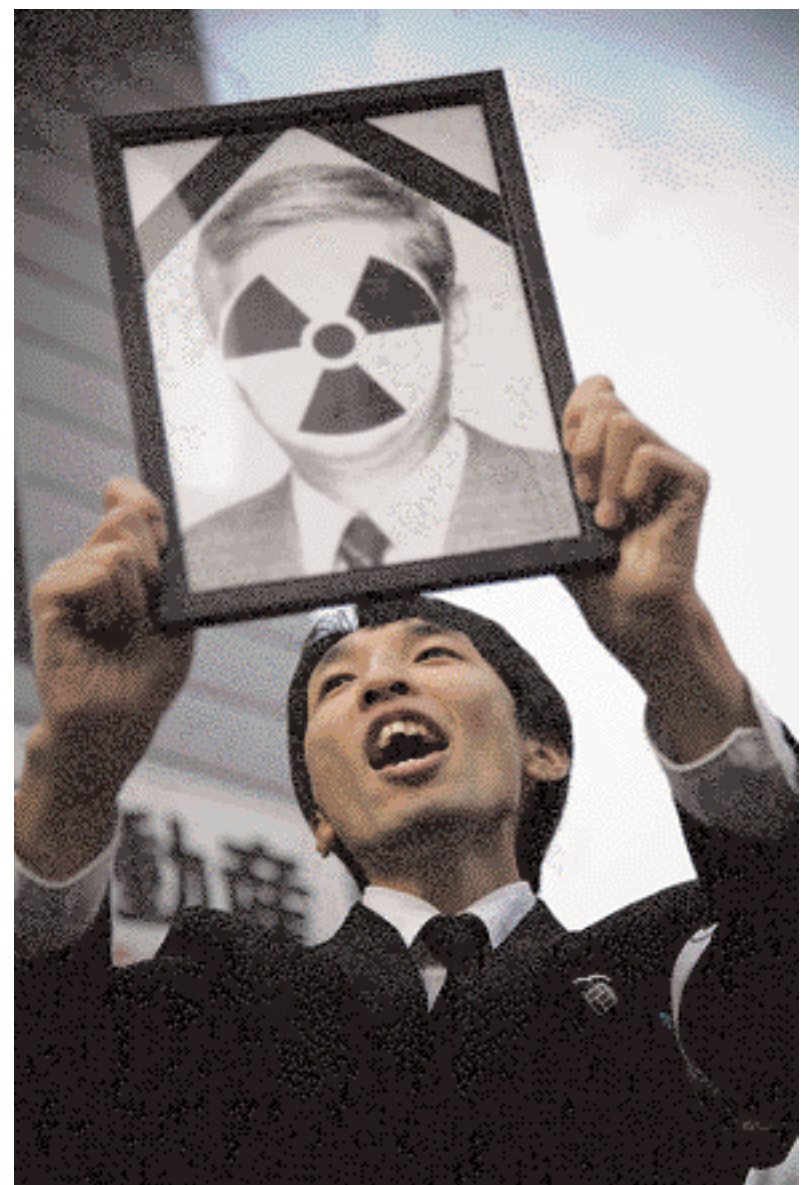
Avec sa promesse de mille cinq cents emplois, et plus du double lors des travaux, la centrale de la baie de Tanoura fait alors figure de miracle. En juin 1982, l'idée surgit lors d'un conseil municipal ; la ville se porte candidate auprès d'Energia deux ans plus tard. Un choix qu'elle assume encore aujourd'hui, après l'accident de Fukushima : « Notre rôle, c'est d'encourager les industriels à venir », déclare M. Masaki. Un rêve en chasse un autre. Sur un autre panneau trônant à la sortie du pont de Kaminoseki, un jeune couple et son enfant piqueniquent sur l'herbe avec, en arrière-plan, deux réacteurs nucléaires.

« Cela n'a pas de sens de renier la technologie »

Dans les bureaux d'Energia, le directeur Harada Takenobu n'est pas moins résolu : « Cette centrale est la seule solution pour dynamiser la région et préserver l'indépendance énergétique du pays. Elle pourrait couvrir les besoins de neuf cent mille foyers. » Fils et petit-fils de hibakusha (victimes de la bombe atomique) de Nagasaki, marié à une femme originaire de Fukushima, l'homme au costume impeccable ne semble pas troublé par l'histoire douloureuse inscrite dans sa propre généalogie. « Cela n'a pas de sens de renier la technologie, affirme-t-il d'une voix posée. Il faut seulement rendre les gens aptes à mieux gérer la nucléaire. »

Déployé sur la carte, le site ne cesse de surprendre. L'unique nouvelle centrale nucléaire en projet au Japon - les autres réacteurs devraient se greffer à des sites déjà existants - doit être implantée dans une zone réputée pour son doux climat et sa biodiversité, classée « parc national »

JÉRÉMIE SOUTEYRAT.
- Dans le quartier de Koenji (Tokyo), un manifestant antinucléaire après la catastrophe de Fukushima, 2011



depuis 1934. La population d'Iwaishima craint que l'eau chaude déversée par les réacteurs ne fasse fuir les poissons, et elle refuse de voir ses produits entachés d'une mauvaise réputation sur les marchés de Hiroshima. De plus, l'un des anciens, parti travailler à Fukushima Daiichi dans les années 1970, est revenu irradié, et a très tôt alerté des dangers de l'atome. « Sans compter qu'en cas d'accident, souligne M. Shimizu, nous ne pourrions pas fuir, puisque nous sommes sur une île. »

Sur les quais, des rangées de hijiki sèchent au soleil. Ces algues noires récoltées sur place sont vendues dans le pays par M. Yamato Takashi, 36 ans. L'homme au visage poupin fait office de guide auprès des militantes d'Ibaraki, qui découvrent comment la résistance s'organise au quotidien sur une île avare en ressources. Il défend avant tout un mode de vie. « Parce que je suis jeune, je vais aider les personnes âgées. Elles m'offriront en retour des sukemono [légumes préparés en salaison], et je les remercierai avec des hijiki... Cet esprit de partage, c'est notre richesse, et c'est cela que la centrale veut détruire. Regardez comme la communauté est divisée ! »

M. Yamato est revenu en 2000 pour participer au festival Kanmai d'Iwaishima, cette « danse des dieux » organisée tous les quatre ans depuis 886, mais annulée en 1984 et 1988 en raison du conflit autour de la centrale. Désormais père de trois jeunes enfants, il s'accroche aux terres de son grand-père. Une vie rude, entre mer et montagne, rythmée par les saisons : ramassage des hijiki et des nêfles au printemps, séchage des poulpes en été, préparation du thé à l'automne. Il ne s'en sort qu'avec l'aide de la population, qui vient lui prêter main forte contre une pièce ou une part de récolte. Ce matin, l'ardeur de ses trois sémillantes employées éblouit d'ailleurs les touristes d'Ibaraki : Emiko, Tomoko et Sakai ont de 69 à 77 ans.

Suractif et surmené, l'autoentrepreneur a repris le flambeau paternel de la lutte contre la centrale de Kaminoseki. Dans le documentaire *Comme l'abeille qui fait tourner la Terre* (2010), réalisé par Kamanaka Hitomi, il est de tous les combats. Il harangue les employés d'Energia lorsque, matin et soir, les habitants se relaient pour bloquer l'accès à la baie de Tanoura. Il s'inquiète pour les vieilles dames qui patientent sous la pluie après plusieurs jours de sit-in. La gorge nouée, il porte sa colère jusqu'au ministère de l'industrie, où il dépose une pétition avec plus de six cent mille signatures : « Venez donc une fois au moins, venez voir comment les vieux meurent sur une île qu'on étouffe ! »

Bien sûr, l'image d'Epinal peut être écornée. Dans un passionnant ouvrage sur Kaminoseki, *Hardtimes in the Hometown* (3), l'historien Martin Dusinger raconte comment l'ostracisme frappe, à Iwaishima, toute personne suspectée de soutenir le camp pronucléaire. Un sanctuaire historique disparaît même des cartes touristiques parce que le prêtre shintoïste est favorable au projet. La centrale produit la fission d'une communauté, et aucun camp n'est épargné.

Mais Dusinger raconte surtout la « subtile manipulation » de la mairie et de la compagnie d'électricité, échaudées par leurs échecs. Tout en préparant de concert le dossier, elles ont attendu plusieurs mois

avant d'en informer la population afin de laisser passer les élections municipales de février 1982 et de s'assurer un mandat supplémentaire. A tel point qu'en mai 1985, lorsqu'Energia installe trente-huit employés dans des bureaux à Kaminoseki, le lobby pronucléaire continue d'affirmer que la mairie n'a pas pris position !

Il y a les invitations à des *nemawashi*, des soirées secrètes où le nucléaire est mis sur la table entre de copieuses rations de sashimi et de bière. Les voyages pour démontrer la sûreté des sites existants, tout aussi gracieux et arrosés d'alcool. « A l'automne 1982, un millier d'habitants ont déjà participé à ces "classes sur l'électricité" », écrit Dusinger. Il y a encore les sommes colossales versées à la ville tant par Energia que par l'Etat : près de 12 milliards de yens utilisés par Kaminoseki pour rénover les infrastructures publiques, construire une école ou un luxueux spa. Et, une fois le chantier terminé, la promesse d'une somme équivalente.

Vue imprenable sur la baie de Tanoura

Iwaishima, elle, n'a pas accepté un centime, préférant cultiver l'autarcie. M. Ujimoto Choichi, 69 ans, est fier de ses vingt-cinq cochons nourris luxueusement aux épiluchures. M^{me} Takako Yoshikaya, 38 ans, ne cuisine que des produits locaux dans son petit restaurant. Le village compte plusieurs épiceries, un bureau de poste à deux guichets, une pharmacie où l'on vend aussi cigarettes et saké. Sans oublier, tout au bout des rues qui grimpent entre les murs de pierre, une belle et grande école, occupée par un professeur et trois élèves. Au deuxième étage du bâtiment, dans les classes vides au parquet ciré, la vue est imprenable sur la baie de Tanoura, à peine défigurée. « C'est parce que la centrale est devant leurs yeux que les habitants d'Iwaishima s'y opposent », répètent à l'envi les pronucléaires.

M. Yamato a pourtant peu le loisir d'admirer l'horizon. A la nuit tombée, il fait bouillir sa dernière récolte de hijiki. « Il ne faut pas que les algues perdent leur fraîcheur », explique-t-il au groupe de militantes toujours sur ses talons. Il s'affaire, répond patiemment aux questions, ne laisse jamais transparaître sa fatigue, même si son discours trahit une forme de lassitude. « Ces gens qui sont venus nous voir en bateau reviendront-ils dans cinq ou dix ans ?, s'interroge-t-il en aparté. Grâce aux médias, beaucoup connaissent notre situation. Mais cela ne sert à rien si la conscience des électeurs ne change pas. L'accident de Tchernobyl n'a pas arrêté les centrales de l'Archipel. Que va-t-il encore se passer après Fukushima ? Plus de deux ans se sont déjà écoulés... »

(1) L'autorité japonaise de régulation du secteur nucléaire (Nuclear Regulation Authority, NRA) a renforcé les règles de sécurité. Les cinquante réacteurs de l'Archipel, actuellement à l'arrêt, ne pourront reprendre du service que lorsque les travaux de mise en conformité seront terminés et qu'après avoir obtenu l'aval de la NRA, ainsi que des élus locaux.

(2) 1 000 yens = environ 7 euros.

(3) Martin Dusinger, *Hardtimes in the Hometown*, University of Hawaii Press, Honolulu, 2012.